

La guerre économique souterraine de l'espion Crozier en 1918

Le titre – très accrocheur – de l'ouvrage d'un officier historien, Olivier Lahaie, dissimule, un peu comme ces vieilles annonces de la SNCF « un train peut en cacher un autre », trois essais d'ampleur différente, seul le dernier correspondant vraiment au titre.

Lieutenant-Colonel OLIVIER LAHAIE, *Le Nerf de la Guerre. Berlin 1918-1919. Un agent secret français spécialisé dans la guerre économique finance la révolution spartakiste*, L'Harmattan, 2020, 532 p, 40 €

La première partie est une synthèse minutieuse et très documentée sur l'organisation d'une guerre économique contre l'Allemagne, par le gouvernement et l'état-major français qui comprennent vite que leur ennemi, fortement dépendant d'importations alimentaires et de matières premières et qui ne contrôle pas, sauf en mer Baltique, ses accès maritimes, est vulnérable à un blocus organisé dès 1914. Mais celui-ci achoppe sur le commerce des États neutres frontaliers de l'Allemagne (en particulier les Pays-Bas, la Suisse et les États scandinaves) qui peuvent augmenter leurs importations pour réexporter impunément vers

celle-ci : ainsi en octobre 1914, la Norvège a multiplié par 6 ses importations de chrome... de la Grande-Bretagne, la Suisse du même montant ses importations de cacao, le Danemark par 13 ses importations des États-Unis. Durant tout le conflit, les gouvernements français et britanniques, avec l'appui décisif en 1917 des États-Unis – qui cessent en 1917 d'exporter vers les pays scandinaves et les Pays-Bas tant qu'ils réexportent vers l'Allemagne – exercent une pression constante – et réussie – sur les neutres pour faire cesser ce commerce de transit.

Les missions de Joseph Crozier

La seconde partie, qui peut presque se lire de façon indépendante de la première, rapporte les aventures et les exploits de Joseph Crozier,

un aventurier lyonnais détaché au 2^e Bureau, chargé d'une mission aux Pays-Bas pour y entraver la contrebande et le commerce allemands. On le voit recruter des agents, organiser leur passage en Belgique occupée en franchissant la clôture électrique dressée par les Allemands, et même effectuer des « coups torlus » (dont des exécutions) contre les agents allemands aux Pays-Bas.

C'est avec la troisième partie du livre que l'on voit enfin Crozier, qui aurait été selon ses souvenirs (*En mission chez l'ennemi*, Payot, 1930), reçu personnellement par Georges Clemenceau en décembre 1917, se rendre régulièrement en Allemagne via les Pays-Bas et financer les groupes pacifistes et révolutionnaires, de l'USPD aux Spartakistes, dans une démarche analogue à celle qui vit l'état-major allemand

permettre le retour de Lénine en Russie. C'était, bien sûr, « de bonne guerre », et on ne mettra pas en doute la réalité de ces manœuvres. Mais on reste ici un peu sur sa faim, la source essentielle de l'auteur restant les (nombreux) écrits d'un Crozier quelque peu porté sur l'autosatisfaction. Comme il le reconnaît lui-même, les maigres sommes allouées par la France n'eurent sans doute pas d'impact décisif, sans compter – surtout – que les révolutions, contrairement à la vulgate conspirationniste ne se « déclenchent » ni ne se provoquent par des coups de pouce extérieurs... Reste que cet ouvrage éclaire d'un jour nouveau autant l'ampleur d'une guerre économique plutôt bien organisée que les manœuvres des services pour provoquer « la discorde chez l'ennemi ».

Gilles Vergnon